

garnison est forte de 6,000 hommes décidés à vaincre ou à mourir, car ils savent le sort cruel qui les attend en cas de défaite. Jamais vengeances plus horribles n'ont été exercées contre les vaincus, que celles dont les Buenos-nyriens nous donnent tous les jours le hideux spectacle. On ne le croirait pas si les faits n'étaient établis par des preuves incontestables. Je ne parlerai pas des atrocités commises envers les femmes, les détails ne supportent pas la publicité. Mais, pour vous donner une idée de ce qui se passe, je vous rapporterai la déposition faite devant le chef de la police par un Buenos-nyrien prisonnier.

« Les prisonniers faits, le 7 décembre, à Arroga Grande, dit-il, ont été massacrés de sang-froid, au nombre de 556. Après les avoir horriblement mutilés, on leur a coupé la gorge. L'un d'eux, le colonel Henestula, avant d'être tué, a eu les oreilles arrachées, et la peau lacérée. Le colonel Bézot et les autres officiers du corps Correntino ont été écorchés vivans, ainsi que les capitaines Martinez et Lavagna, les majors Meadoza et Costello, et le lieutenant Acotta. »

Les forces navales françaises et anglaises ont fait quelques démonstrations en faveur de Montevideo, mais le commandant anglais vient de recevoir l'ordre de demeurer neutre.

Phénomènes atmosphériques.—Le *Palladium* d'Oswego d'une date récente, dit ce qui suit :

Samedi après midi, le vent étant à l'est, et le temps assez clair quoiqu'il y eût quelques nuages sur l'horizon, nous eûmes sur le lac et au-delà, le spectacle le plus extraordinaire que l'on ait vu depuis bien des années. Beaucoup d'objets éloignés et qui sont de beaucoup au-dessous de l'horizon, devinrent distinctement visibles. Il n'est pas sans exemple, pendant un vent d'est, que les îles Gulloo, à trente milles de distance, se découvrent et se montrent à la vue. Dimanche, non seulement on les voyait distinctement, mais elles paraissaient s'être rapprochées de nous, et la distance qui nous en sépare semblait avoir diminué de moitié. L'île aux Canards, et celle du Pigeon, qui sont à quarante milles au large, et que l'on voit rarement, se montraient en plein.

Mais, ce qui est bien plus étonnant, tout le rivage du Canada, depuis la Pointe Pierre jusqu'au port de Kingstoune à l'entrée du St. Laurent, était visible : on le distinguait parfaitement à l'aide d'un télescope. Toute la rive du nord et tout le lac depuis l'île aux Canards, au nord et à l'est, sont un vaste champ de glace. La partie orientale du lac Ontario présente sans doute le même aspect que celle du lac Erié.

Le *Bulletin* de Boston dit : Un ami nous informe qu'en passant le long du chenal de Long-Island pendant la nuit samedi dernier, il a remarqué que le ciel, du côté de Long-Island, présentait une clarté tout à fait extraordinaire. On eût dit que des milliers d'acres de bois étaient en feu et que les flammes s'élevaient à une très-grande hauteur. Des personnes qui se trouvaient à bord et qui ont vu incendier les prairies de l'ouest déclaraient que le spectacle qu'elles avaient sous les yeux était bien plus sublime. On remarqua aussi l'apparence d'une vaste conflagration du côté du Connecticut. On n'a pu nous donner aucune explication de cet étrange phénomène.

LE PORTRAIT.

NOUVELLE.

Pierre et Jérôme, demeurés seuls, furent longtemps sans échanger une parole ; ils étaient très-émus, et leurs cœurs battaient à gros coups dans leurs poitrines.

Au bout d'une heure, Pierre se leva, parcourut deux ou trois fois la chambre, puis ouvrit la porte qui donnait sur la campagne. Le vent, s'engouffrant dans la cabane, y amenait des tourbillons d'une pluie glacée dont on ne songeait guères à s'apercevoir.

—Le voilà ! s'écria Pierre.

Puis il revint s'asseoir, affectant un certain calme, mais, en réalité fort troublé.

Georges entra ; sa blouse ruisselait.... ses longues mèches de cheveux gris se collaient à ses joues.

Il ferma la porte, et reprit silencieusement la place qu'il avait quittée une heure auparavant.

On le dévorait des yeux ; mais on mettait une sorte de point d'honneur à ne pas montrer trop d'impatience.

—Deux cents francs ! dit Georges d'une voix sourde.

—Ah ! ah ! fit Jérôme, en pulvérisant sa pipe entre ses doigts : C'est cher !.....

—Un peu, reprit Georges.

Puis après un très-long silence il ajouta :

—Et à payer aujourd'hui !

—Mais aussi on aurait de suite le tableau, fit observer Jérôme.

—Et c'est après-demain la saint Napoléon, soupira Georges.

Pierre asséna sur la table un coup de poing de désespoir ; le silence recommença....

Au bout d'une demi-heure Georges se leva ; vint se planter sur ses longues jambes devant ses deux camarades, et, croisant les bras sur sa poitrine :

—Il nous le faut !....

—Oui ! répondirent-ils à la fois, il nous le faut !

—Il y a sept francs dans l'armoire, dit Jérôme.

—Et on peut se passer de tabac, ajouta Pierre.

Georges s'assit.

—Causons, dit-il ; avec les sept francs et le prix du tabac nous ne ferions qu'une bien petite somme ;... toi, veux-tu vendre ton épaulette ?

—Oh ! fit Jérôme, en devenant soucieux : ma pauvre vieille épaulette !... d'ailleurs, cela ne serait pas assez ; tu vendrais donc ta croix ?

—Ma croix ! oh ! non !.... Tiens, j'en pleurerais à mourir. Vendre ma croix ! c'est impossible.

—Ah ! bien ! s'écria Pierre, j'en donnerais, des croix et des épaulettes, pour avoir son portrait !

—Et tu crois, répartit Georges, qu'il serait content, lui, en arrivant ici, de me voir sans croix !

—Oui, tu penses qu'il serait content de me voir sans mon épaulette, reprit Jérôme.

—Au moins, dit Pierre, nous pouvons vendre nos redingottes.

—Et les lits, les matelas, tout ! s'écrièrent les deux autres avec enthousiasme : nous coucherons à terre.

—Cela ne fera pas encore la somme.

—On peut vendre aussi les pipes, reprit Pierre.

—Nous en aurons au moins vingt sous, mais il faudrait autre chose.

—Je trouverai un juif qui m'achètera, six mois de pension, dit Jérôme ; j'ai bien l'air d'avoir un semestre à vivre ; d'ailleurs, Georges, tu l'engageras aussi.

—C'est convenu !

—Il n'y a que moi qui n'ai rien à donner, soupira Pierre, et cependant, je le verrai comme les autres ; cela n'est pas juste.

—Pauvre vieux ! dit Jérôme, est-ce que nous ne sommes pas frères !.... Qu'est-ce que cela fait ?... d'ailleurs, s'il n'y a pas à manger ici, pendant six mois, tu auras faim comme nous.

—Tu coucheras aussi à terre comme les autres, reprit Georges, et avec tes rhumatismes.... et ta pipe, donc ! Ta pipe que tu aimes tant : ne vas-tu pas la vendre ?.... Tu comptes cela pour rien ?

Il est vrai que je l'ai rapportée d'Egypte et que je l'aime, dit Pierre ; mais c'est égal, vous êtes de bien bons cœurs.

Ils se prirent la main tout émus.

Le même jour, le mobilier et les meilleures hardes de la petite communauté furent vendus ; Georges et Jérôme complétèrent la somme en empruntant à quarante pour cent d'intérêts sur le premier semestre de leur pension ; puis Georges courut à Marseille.

Cette fois la gaîté la plus expansive animait le tête-à-tête de Pierre et du lieutenant, lorsque celui-ci devint pâle.

—Pierre, s'écria-t-il, s'il était vendu, depuis ce matin !....

Pierre roula des yeux essarés....

—Ce serait comme un second Fontainebleau, murmura-t-il.

—Il y a des boulets de canon moins durs que ces choses-là, reprit Jérôme.

—Oh ! moi, répartit le lieutenant, je serais capable d'en mourir de chagrin, comme un vieux fou.

—Eh ! bien, vois-tu, je crois qu'il y aura quelque chose comme cela : je sens mes jambes trembler..... Georges rentra.

—C'est fait ! dit-il ; on l'apportera demain à midi : j'ai laissé l'argent.

—Vive l'Empereur ; s'écrièrent-ils tous les trois d'une voix tonnante ! Le lendemain, dès la pointe du jour, les préparatifs commencèrent ; ils s'agissait non-seulement de recevoir le portrait du grand homme, mais de célébrer la saint Napoléon dont l'anniversaire était toujours pour nos vieux braves une grande solennité.

On commença par approprier la cabane en lui donnant une physionomie aussi coquette que possible.

Ils allèrent chercher au bois des branches de chêne pour en garnir la porte ; et, dans les prés, des fleurs champêtres dont ils jonchèrent le sol abrupte qui servait de plancher ou de dallage à leur mesure.

Le lieutenant entoura de feuilles de chêne dorée qui ornait jadis son schako, et la suspendit au manteau de la cheminée.

Puis, ces préparatifs achevés, tous trois procédèrent à leur toilette. Ils revêtirent leurs uniformes impériaux, si vieux, si délabrés, si blancs aux coutures, d'un rouge si douteux aux revers, que cela ne pouvait guères passer que pour un souvenir d'habits militaires.

Les pantalons d'ordonnance ayant dès longtemps disparu furent remplacés par des pantalons de toile ; et les trois têtes grises se couvrirent de bonnets de police en harmonie, pour la fraîcheur, avec le reste du costume. On pense bien que ni l'épaulette de Jérôme, ni la croix de Georges ne furent oubliées.

Le lieutenant ceignit son épée, les deux autres, leurs sabres ; en ce moment une horloge de Marseille sonna onze heures. C'était encore tout un siècle à attendre ; l'un perfectionnait sa tenue ; l'autre ajoutait quelque coquetterie militaire à l'arrangement de la cabane.

Ils oublièrent sans nul doute, dans ces naïfs enfantillages, que le plus jeune d'entre eux touchait à sa soixante-dixième année, on aurait cru qu'ils avaient vingt ans.

—Ah ! ça, dit Jérôme, il faut mettre l'un de nous en sentinelle.

—Je n'y vois plus ; dirent en même temps Pierre et Georges.

—Quelle mauvaise troupe ! s'écria le lieutenant.

—Ah ! mille tonnerres ! fit Georges en tremblant de tous ses membres, j'entends marcher..... les voilà !.....

—A vos rangs ! cria Jérôme.